

moitié et de ruiner complètement l'enfant : car aussitôt, personnellement, il devait au souverain une amende de cent livres ; et le fils expatrié devenait incapable d'hériter. Malheur aussi aux capitaines de vaisseaux qui transportaient sur le continent les jeunes enfants catholiques ; il y avait des textes de lois sévères, inévitables, pour châtier leur forfait. Pendant plus d'un siècle, en Angleterre, on ne put être catholique qu'en cachette, et l'imagination fervente de ceux qu'on appelait les "papistes" devait multiplier les artifices et les stratagèmes pour avoir la possibilité d'honorer Dieu comme leurs ancêtres l'avaient fait.

Quand, aux environs d'une petite ville, une certaine quantité de linge s'étalait sur les prairies ou séchait le long des haies, le petit nombre d'habitants qui recélaient la foi catholique au fond de leur cœur comprenaient tout de suite que, le lendemain, un inconnu surviendrait, qui serait un prêtre déguisé et qui leur apporterait le réconfort de sa parole et des sacrements : c'était là le signal de convention pour s'avertir, entre catholiques, du passage du représentant de Dieu. On montre encore aujourd'hui, dans les murailles de quelques vieux manoirs, des cachettes aménagées pour le prêtre fugitif : il y disait la messe à l'aurore, y prêchait à la tombée du soir, et la vigilance des gens de police était ainsi mise en défaut, à moins que, dans leurs perquisitions brutales, ils n'explorassent à coups de pioche la profondeur des murs.

La terrible situation des catholiques anglais n'était point ignorée à l'étranger. *Salvete, flores martyrurum !* disait respectueusement saint Philippe de Néri aux jeunes clercs d'origine anglaise qu'il rencontrait dans les rues de Rome. Le pape Grégoire XIII, en 1580, avait béni spécialement une association fondée par un catholique d'Angleterre, Georges Gilbert, pour venir en aide aux missionnaires ; cette association trouvait des prêtres dans les Séminaires anglais de Reims, de Rome et de Valladolid ; elle trouvait des ressources un peu partout. Les gouvernements du roi catholique d'Espagne étaient avertis par leurs ambassadeurs des périls que couraient les catholiques en Angleterre ; et, plus d'une fois, les dépêches diplomatiques contiennent le récit de cortèges funèbres qui conduisaient des catholiques anglais vers le gibet ou vers l'échafaud, et auxquels assistaient, avec une piété respectueuse mais impuissante, les représentants des souverains catholiques. Il y avait, dans l'âme espagnole, grande pitié pour le royaume d'Angleterre et pour les coreligionnaires de là-bas ; et des historiens récents, Lady Fullerton en Angleterre (1), Mme la comtesse de Courson en France (2), ont fait revivre, d'une vie devant laquelle on s'agenouille, la physionomie d'une grande dame d'Espagne qui incarna, d'une merveilleuse façon, le souci du peuple espagnol pour les intérêts du catholicisme anglais : elle s'appelait Luisa de Carvajal et, bientôt peut-être, sera mise sur les autels.

I

C'est en 1568 qu'elle naquit, dans une grande famille d'Estramadure. Le sang espagnol, à ce moment du XVI^e siècle, demeure

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, Londres, Burns et Oates, 1876.

(2) *Quatre Portraits de Femmes*. Paris, Didot, 1895.